

## Erratum

---

Volume 39, numéro 1, janvier–mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028608ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028608ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

### ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce document

(1993). Erratum. *Documentation et bibliothèques*, 39(1), 48–48.

<https://doi.org/10.7202/1028608ar>

---

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 1993

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

celles destinées aux adultes» (p. 22). Les véritables changements apparaîtront avec l'institutionnalisation de l'école (sous la monarchie de Juillet) et l'essor industriel (sous le second Empire). C'est dans ce contexte précis que l'auteure situe le déploiement phénoménal de l'illustration.

Ainsi, tout au long du 19<sup>e</sup> siècle, de puissantes maisons comme Hachette, Mame, Hetzel se développent grâce à la production de manuels scolaires, de livres de prix, d'ouvrages didactiques et scientifiques, littéraires ou distractifs, de journaux et de magazines, tous destinés au lectorat enfantin, devenu depuis peu consommateur d'images dans un contexte d'extension des pratiques de lecture comme priorité de l'école élémentaire. Ces éditeurs ne cesseront, tout au long de cette période, de s'interroger sur l'usage du livre pour enfants et sur ces contenus. Il semblerait que si tous s'accordent à reconnaître au livre un rôle éducatif, les uns par ailleurs demeurent plus attachés à une intention didactique alors que les autres témoignent d'un penchant pour une forme plus divertissante. Cependant, si ce sont surtout les enjeux économiques représentés par l'école qui guident les orientations de l'édition pour enfants et conséquemment l'illustration, il n'en demeure pas moins que l'adoption de la lithographie en 1860 a permis à la maison Pellerin notamment de faire appel à des dessinateurs de grand renom comme Benjamin Rabier, Doré et Job, sans qui l'illustration n'aurait pas connu des heures de gloire.

Hetzel (1814-1886) fut parmi les pionniers d'un genre nouveau, celui qui le premier reconnut à la littérature enfantine la capacité d'exprimer la part d'imaginaire présente dans le réel, fondant ainsi la spécificité de cette littérature. Avec l'avènement au début des années 1880 de la cérémonie de remise des prix de fin

d'année, Hetzel et son fils vont transformer certaines de leurs collections afin de ne pas laisser échapper ce nouveau marché. Lors de cette politique d'adaptation, le rôle de l'illustration se verra peu à peu modifié : exprimer à la fois la vision de l'enfant réel dont la morphologie à l'époque se confond avec l'exquisité de la représentation de la figure féminine faite de fraîcheur, de rondeur et de douceur et le sentiment idéalisé d'enfance, marqué plus particulièrement par le mouvement préraphaélite, caractérisé par l'expression d'une grâce puérile et délicate, destinée notamment à susciter un attendrissement convenu. En somme, tout au long de la période étudiée, qu'il s'agisse de Froment (1820-1900) avec ses angelots qui voletent dans le ciel, de la sensualité des corps d'enfants de Lorenz Froëlich (1820-1908) qui courent, bougent et s'élancent, l'état d'enfance est assimilé à l'état de bonheur. En fait, ce constat repose sur une recension d'une vingtaine d'illustrateurs qui, à divers titres, ont soit marqué de leur style l'illustration littéraire ou ont alors participé à l'édition d'enfance et de jeunesse. Parmi ceux-ci, mentionnons plus particulièrement Émile Bayard qui a illustré plusieurs romans de la Comtesse de Ségur, parus chez Hachette ainsi que des romans de Jules Verne, édités par Hetzel.

L'auteure démontre, preuve à l'appui, qu'au fil des décennies, la représentation de l'enfant dans l'illustration se transforme considérablement. D'abord, ce sera celle d'un adulte miniaturisé, présenté selon les conventions propres au sublime, puis suite à la grande rupture avec la représentation classique, celle d'un enfant non plus idéalisé mais bel et bien réel. C'est à cette profonde métamorphose que nous convie l'auteure en nous présentant trente-deux illustrations en noir et blanc et douze en couleurs, lesquelles montrent autant les orientations esthétiques de leurs auteurs que leur contribution à cet univers en pleine effervescence.

L'importance de cet ouvrage est incontestable pour qui veut comprendre, apprécier et situer les multiples facettes de l'illustration littéraire d'enfance et de jeunesse depuis ses origines en France et plus particulièrement pendant cette période dorée que furent les années 1860-1940. Cet ouvrage s'inscrit désormais parmi les grands classiques de l'iconographie littéraire. À défaut d'une bibliographie exhaustive, on trouvera un index des illustrateurs.

Il serait désormais souhaitable qu'un ouvrage d'envergure décrive les multiples transformations subies par l'illustration dans le livre québécois depuis le premier quart du 20<sup>e</sup> siècle car c'est à cette époque qu'apparaissent les premiers textes écrits intentionnellement pour la jeunesse, constituant du même coup la période initiale d'une véritable illustration québécoise du livre pour enfant. Dans un premier temps, sans doute constaterait-on de nombreuses analogies avec la production française de la même époque, pour peu à peu assister aux alentours des années quarante à une modernisation des techniques d'impression dont les effets transforment peu à peu l'illustration éditoriale

**Suzanne Pouliot**  
Professeure agrégée  
Faculté d'éducation  
Université de Sherbrooke

### ERRATUM

Une erreur malencontreuse s'est glissée dans le nom du signataire du compte rendu du livre intitulé *La librairie et l'édition à Montréal, 1776-1920* dans le numéro 4, (octobre-décembre 1992) de notre revue. Nous aurions dû lire Jacques Cotnam et non John Cotnam. Nous nous excusons sincèrement auprès de ce collaborateur.